Document generated on 05/19/2025 6:31 p.m.

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Ciné-Bulles
LE CINÉMA D'AUTEUR AVANT TOUT

Entretien avec Krsto Papic

Paule La Roche

Volume 8, Number 2, November 1988, January 1989

URI: https://id.erudit.org/iderudit/34317ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this document

La Roche, P. (1988). Entretien avec Krsto Papic. *Ciné-Bulles*, *8*(2), 4–9.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Entretien avec Krsto Papic

Paule La Roche s'entretient avec Krsto Papic au F.F.M. 1988
(Photo : Michel Villeneuve)

Paule La Roche

«L'essence d'un film, c'est son esprit.»

■ Le cinéaste yougoslave Krsto Papic pourrait être comparé au Sisyphe de la mythologie grecque qui, pour réparer son impiété à l'égard des dieux, fut condamné par Zeus à rouler inlassablement une énorme pierre, de bas en haut d'une montagne. Sitôt arrivé au sommet, emporté par la force de gravité, le rocher redescendait jusqu'au pied de la pente et tout était à recommencer, *ad infinitum*. Krsto Papic n'a pas été vraiment impie à l'égard de quelque dieu que ce soit. Mais le Système, l'État et parfois même la Critique n'ont pas toujours considéré ses films d'un bon oeil et se sont comportés à son endroit en divinités vengeresses. À maintes reprises, le cinéaste s'est vu heurté à des obstacles de taille et pratiquement chacune de ses démarches d'auteur de fiction a ressemblé à la longue ascension de Sisyphe ou à sa dégringolade brutale au bas de la pente.

Dénonçant le triste sort que réserve souvent le système socialiste à l'individu, le réalisateur s'est montré sans pitié envers la bêtise qu'il a tenté de traquer par des films sensibles et intelligents, méticuleux dosage de tragédie et d'humour. Il a privilégié la même approche dans les nombreux documentaires qu'il a réalisés et qui lui ont valu la notoriété sur la scène internationale. Cependant, aussi étrange ou percutant qu'en ait été le sujet, ceux-ci ne lui ont jamais causé d'ennuis. Ce sont ses films de fiction qui lui ont attiré les foudres de l'*establishment* politique, sans doute parce qu'ils sont criants de réalisme et de vérité sous leurs dehors métaphoriques. Malgré les controverses, chacun des films de Papic lui a valu plusieurs distinctions, en Yougoslavie comme à l'étranger, de son tout premier court métrage, **En attendant** (**Cekati**, 1965) à son avant-dernier film, **le Secret de Nikola Tesla** (1980).

Entretien avec Krsto Papic

De la filmographie de Krsto Papic, on retient surtout **les Menottes** (**Lisice**, 1970) et **Représentation de Hamlet au village** (**Predstava Hamleta u Mrdusi Donjoj**, 1972), les deux premiers volets d'une trilogie que complète **Mon oncle m'a légué**, présenté récemment en compétition au Festival des films du monde. Le jury du festival a accordé le prix du meilleur acteur au jeune Davor Janjic, premier rôle de **Mon oncle m'a légué**, et le réalisateur est rentré chez lui avec le prix de la FIPRESCI en poche. Ces deux honneurs viennent s'ajouter à la liste déjà impressionnante des prix décrochés en juillet dernier au Festival du film yougoslave de Pula où **Mon oncle m'a légué** a fait l'unanimité du jury, de la critique et du public. Quel beau pied de nez à l'obscurantisme! Car, à lui seul, **Mon oncle m'a légué** a battu tous les records d'adversité que le cinéaste ait dû affronter au cours de sa carrière. Pour contrer l'obstruction systématique d'un membre du comité de sélection (un ancien combattant vexé par la teneur du scénario dans lequel il voyait un « dénigrement des valeurs de la révolution »), le réalisateur a dû porter sa cause sur la place publique, dans les médias, puis jusqu'en cour, à cinq reprises. Il en est sorti vainqueur et a pu tourner le film que l'on connaît maintenant.

***Ciné-Bulles**: Après l'immense succès de **Mon oncle m'a légué** à Pula, un succès d'autant plus satisfaisant que vous aviez dû affronter de grands obstacles pour tourner votre film, était-il important pour vous de rentrer en Yougoslavie, après le Festival des films du monde, avec des prix dans vos bagages, vous qui collectionnez les honneurs?*

Krsto Papic: Les prix sont tellement éphémères... qui se rappelle aujourd'hui qui a remporté quoi et en quelle année? Seuls les films demeurent. Il y a eu de grands films sans récompenses et de grands échecs récompensés. Mais c'est quand même merveilleux de remporter un prix. Je rentre plus que satisfait. C'était une grande année au Festival des films du monde, la compétition était forte. Le prix de la presse internationale est très important pour la réputation d'un film. Je trouve très dommage que les conflits entre M. Losique et la presse aient compromis toute publicité autour de ce prix. J'ai dû l'annoncer moi-même lors du gala de clôture parce que le secrétaire du jury a insisté pour que je le fasse. Malgré tout, je suis d'avis avec beaucoup d'autres, que le Festival des films du monde est merveilleusement organisé, que c'est un grand festival. Ben Stassen, un de mes producteurs, et moi sommes très heureux. Quant au prix du meilleur acteur à Davor Janjic, c'est formidable pour lui qui est au tout début de sa carrière. En plus, c'est très bon pour attirer le public.

***Ciné-Bulles**: Pour mieux comprendre votre parcours de cinéaste, il serait intéressant pour nous de savoir comment vous avez développé votre passion pour le cinéma. Est-ce la concrétisation d'un rêve de jeunesse?*

Krsto Papic: Je suis né aux confins de trois républiques yougoslaves, le Montenegro, la Croatie, la Bosnie-Herzégovine. J'avais sept ans quand la guerre s'est déclarée. Ma famille, très antifasciste, a dû beaucoup se déplacer pendant la guerre, mais après avoir vécu quelque temps dans le Voicodine, j'ai été envoyé à Belgrade et j'ai fini mes études secondaires à Sarajevo en Bosnie. À cette époque, je voulais être médecin. C'est à Sarajevo que j'ai eu la chance de voir des films qui venaient de la Cinémathèque de Belgrade. J'ai vu de grands classiques, des films muets, des films américains, des films français, des films de tous les pays, ceux de René Clair, de Jean Renoir, de John Ford, de Eisenstein. J'ai adoré **Citizen Kane**, mais le film qui a le plus frappé mon esprit, c'est **Rashomon** de Kurosawa que j'ai bien dû voir 10 ou 12 fois. Je me suis découvert une passion pur le cinéma. J'ai quitté Sarajevo pour Zagreb où j'ai choisi de faire des études en littérature, ce qui se rapprochait le plus, à mon avis, du cinéma, puisqu'il n'y avait pas encore d'école de cinéma à cette époque en Yougoslavie. Parallèlement à mes études, j'ai eu la chance d'être une première fois assistant-réalisateur sur un film *industriel* à propos d'une usine où travaillaient des étudiants. J'avais 22 ans. De fil en aiguille, on m'a demandé de plus en plus souvent pour faire de l'assistanat. J'ai travaillé avec les grands noms du cinéma croate, les Hanzekovic, Bulajic. Mais je n'ai pas eu la chance de faire mon premier film avant l'âge de 31 ans, en 1964.

***Ciné-Bulles**: C'est alors que les grandeurs et les misères du réalisateur que vous êtes devenu ont commencées?*

Krsto Papic: Tout a fort bien commencé. Mon premier court métrage, un des volets du film à sketches **Kljuc** (**la Clé**) réalisé par trois jeunes cinéastes, m'a valu d'excellentes critiques et un prix à Pula en 1964. C'était un suspense psycho-

***Mon oncle m'a légué** se penche sur cette époque trouble et fascinante de l'histoire yougoslave, au tournant des années 50, qui a vu s'organiser le socialisme dans l'enthousiasme, le radicalisme et les abus que soulèvent inévitablement toute ferveur révolutionnaire. À travers l'histoire d'un groupe d'étudiants et surtout de Martin, jeune homme perspicace et articulé, sacrifié au système par son oncle, le cinéaste trace le portrait d'une génération de Yougoslaves qui ont fait les frais d'une idéologie bornée, une génération à laquelle il appartient lui aussi. Au fil des années, au gré des difficultés de parcours, Papic s'est aguerri. Du moins le croirait-on. Sous l'apparente jovialité qu'il exprime dans ses beaux éclats de rire ou ses grands sourires doux, il cache une détermination farouche et dissimule mal de permanentes inquiétudes qui pointent au détour d'un regard, d'une question, d'un geste... On dirait qu'il traîne toujours avec lui, malgré lui, les lourdeurs de ce passé qu'il veut comprendre et exorciser, envers et contre tous.*
(Paule La Roche)

logique sur deux jeunes sans logis qui prenaient soin d'une vieille dame qui les aimait bien. La vieille dame est morte et ils se sont installés dans son appartement... chacun doutant que l'autre avait peut-être quelque chose à voir avec sa mort suspecte. Le succès de ce premier film m'a donné la chance de faire mon premier long métrage, **Ilu-zija** (**l'Illusion**). C'était la belle époque du cinéma yougoslave, et 1967 fut une des grandes années de notre cinématographie florissante. C'était fantastique. Mais mon film a été le plus grand désastre de cette année-là. J'ai eu de très mauvaises critiques, la réception a été terrible à Pula. C'était la gloire pour tout le monde, les Petrovic, Babaja, Pavlovic, Djordjevic... mais le cauchemar pour moi. J'ai tout perdu. Je suis tombé malade. On a dû m'opérer pour un ulcère perforé. J'avais 33 ans, tous les espoirs m'étaient permis. Quelle déception... On a titré, dans les journaux, *L'illusion perdue de Krsto Papic*... On a cité mon film à titre d'exemple de dilapidation des fonds publics et dit qu'il ne fallait plus jamais dépenser d'argent sur des cinéastes si peu talentueux. Bref! Pourtant, l'année d'après, en 1968, au cours des grandes manifestations de Belgrade et Zagerb, on a sorti mon film des tablettes et les étudiants l'ont adoré. Ils applaudissaient pendant les séances. Le tragique conflit des générations dont il s'agissait dans ce film les a touchés, les a rejoints. Même la presse s'est rétractée après avoir revu le film... Moi, avec le recul, j'en vois les défauts, mais ce n'est pas un mauvais film. Grâce à 1968, j'ai pu me remettre, récupérer un peu. Je continuais de faire de l'assistanat pour survivre, puisque j'étais marié et que j'avais déjà un enfant. Je me suis tourné vers le documentaire et je me suis découvert une passion pour ce genre cinématographique.

Ciné-Bulles: *Vos documentaires ont tous été superbement reçus, en Yougoslavie et à l'étranger, plus particulièrement au Festival de Oberhausen en Allemagne. Y a-t-il des liens directs entre vos documentaires et vos films de fiction? Le documentaire a-t-il été pour vous une source d'inspiration ou, au contraire, un obstacle à franchir dans votre processus créateur?*

Krsto Papic: Un de mes premiers documentaires, **Quand mon couteau te transperce**, a fait un effet choc en Yougoslavie. C'est à propos de gens qui, en Bosnie, s'entretuent sans raison apparente, au gré d'une conversation amicale qui dégénère en chicane. Ce ne sont pas des chicanes inter-raciales ou entre tenants de religions différentes comme on pourrait l'imaginer. Ces meurtres, ils les commettent entre frères de sang, entre coreligionnaires. Je voulais savoir ce qui peut pousser ces peuples des Balkans à s'entretuer si facilement. Il n'y a rien là de rationnel. Mais j'ai peut-être mis le doigt sur quelque chose d'obscur, qui dort dans l'inconscient collectif. Cela m'a choqué, autant que cela a bouleversé tous les intellectuels, à Belgrade comme à Zagreb, quand le film est sorti en 1969. Le thème de ce film, en fin de compte, c'est toute l'essence de mon oeuvre...

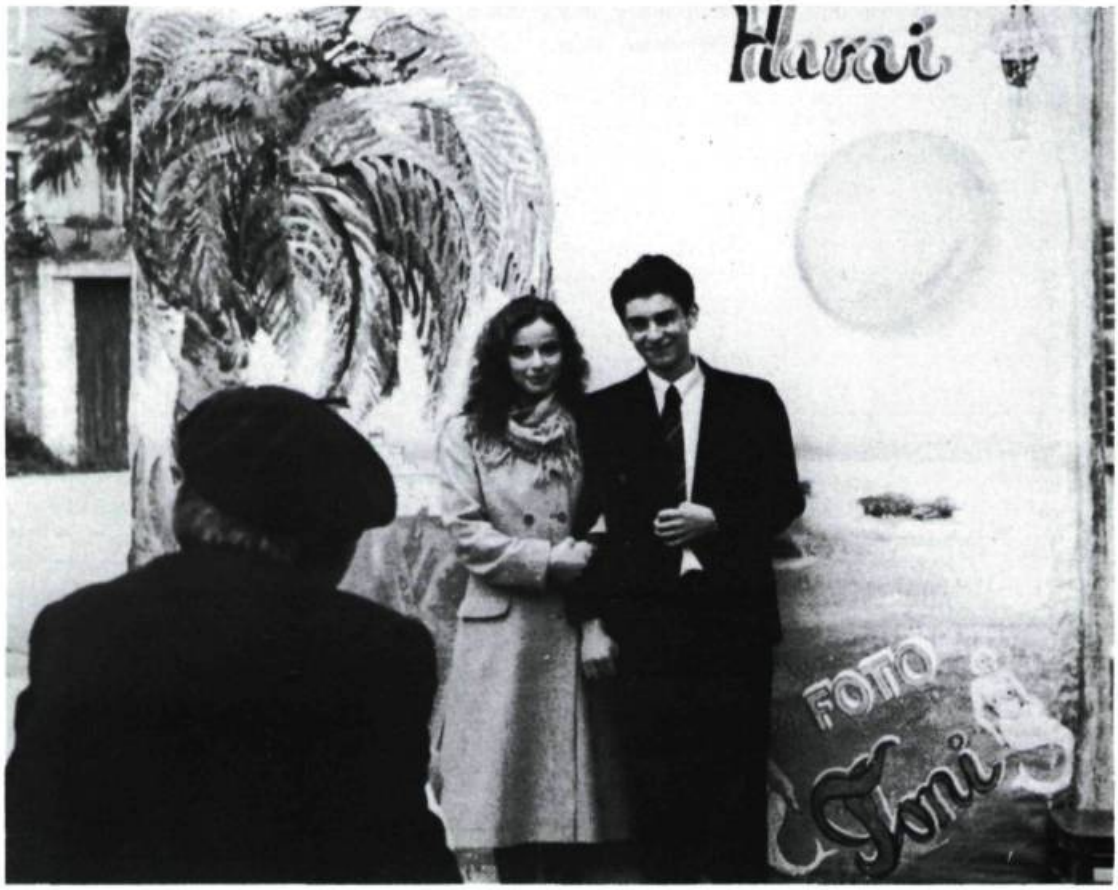
Ciné-Bulles: *Effectivement, dans* ***Mon oncle m'a légué****, l'oncle qui aime pourtant son neveu détruira sa vie en le dénonçant aux autorités...*

Krsto Papic: L'idéologie devient plus forte que la vie... On retrouve la même thématique dans **les Menottes** (1970) et **Représentation de Hamlet au village** (1971).

Ciné-Bulles: *Deux autres films à problème pour vous, n'est-ce pas?*

Krsto Papic: Après le succès de mes documentaires, j'ai obtenu de l'argent pour tourner un nouveau film. Mais très peu. On était sûr qu'ainsi je ne relèverais pas le pari. Or j'ai joui de l'aide d'une équipe extraordinaire, des acteurs au caméraman et aux techniciens. Nous avons réussi et c'est ainsi que **les Menottes** a été tourné! Le film a été un succès en Yougoslavie, mais m'a donné du fil à retordre avec les autorités parce que j'abordais la question très épineuse de la police et du stalinisme, en 1948 après la rupture définitive de Tito avec Staline. Les chefs du parti m'ont accusé de rendre une fausse image de la police yougoslave. Le film raconte, à la manière d'un suspense, le mariage d'un couple de paysans au cours duquel on se doute que quelqu'un sera arrêté mais sans savoir qui. Tout le monde est victime en fin de compte: le marié, la mariée, le garçon d'honneur, pourtant haut placé politiquement. J'ai été invité à présenter ce film à Cannes, en compétition. Les autorités ont refusé. J'ai fait la Quinzaine des réalisateurs à la place, à la suite de quoi la télévision française m'a invité à travailler pour elle. Pendant que je tournais un documentaire en France, **les Menottes** a remporté plusieurs prix à Pula. Le public, le jury, tout le monde était de mon bord. Malgré l'offre de la télé française, je suis rentré chez moi. Je ne me doutais pas que la répression allait sévir prochainement en Yougoslavie... J'ai tourné

1965: ***En attendant*** *(c.m.)*
1965: ***la Clé***
1967: ***Hello, Munich***
1967: ***l'Illusion***
1969: ***Quand mon couteau te transperce***
1970: ***le Noeud***
1970: ***Nous devons être entendus***
1970: ***les Menottes***
1971: ***Petite Représentation de village***
1972: ***Train spécial***
1972: ***Représentation de Hamlet au village***
1976: ***Une petite journée***
1977: ***Vol nolisé n°...***
1977: ***le Sauveur***
1980: ***le Secret de Nikola Tesla***
1986: ***Femme sans emploi avec enfants***
1988: ***Mon oncle m'a légué***



Davar Janjic (prix d'interprétation masculine au F.F.M. 1988) et Alma Prica dans ***Mon oncle m'a légué***

Représentation de Hamlet au village en 1972. Cela aussi m'a causé des problèmes. L'atmosphère était telle en Yougoslavie que les producteurs ont insisté pour que leurs noms ne paraissent par au générique du film! C'était, bien sûr, une satire du système dont l'action se déroulait dans un petit village, après la guerre, au temps des grandes coopératives. On y montait **Hamlet** mais le président de la coopérative, aussi le président du parti, n'était pas satisfait de la version shakespearienne. Alors il voulait tout changer. L'action est double : la pièce qui se monte donne droit à des scènes savoureuses, drôles, pendant que la vie continue au village avec ses intrigues. À la fin, la vie et la pièce s'entremêlent et cela tourne très mal... Quand le film est sorti en 1973, j'ai vécu problème sur problème. Je ne pouvais plus faire de films chez moi, alors je suis parti tourner en Hollande. Je ne suis revenu en Yougoslavie qu'en 1976, pour tourner un film de science-fiction, **le Sauveur**, un grand succès aussi, qui m'a valu des prix à Paris, Trieste, Porto. J'avais obtenu les fonds pour tourner ce classique de la littérature polonaise parce que j'ai dit que c'était un film profondément antifasciste... or, quand il est sorti, les autorités n'étaient pas encore satisfaites. Ce n'est pas seulement antifasciste, ont-ils dit, cela pourrait aussi être anticommuniste!

Ciné-Bulles : *Décidément... Malgré tous les prix que vous n'avez cessé de récolter au cours de votre carrière, on vous a toujours accusé d'être subversif... ne le seriez-vous pas un tout petit peu, au fond?*

Krsto Papic : (Il rit aux éclats.) Peut-être, oui... Laissez-moi vous raconter une anecdote. Un journaliste qui m'interviewait récemment m'a demandé, avec le plus grand sérieux, ce qui m'était arrivé quand j'avais comploté avec l'ennemi! Mais je n'ai jamais comploté avec l'ennemi. On m'a accusé de l'avoir fait, ce qui n'est pas du tout pareil! D'ailleurs, cela m'ennuie qu'à Montréal, où le public a merveilleusement

reçu mon film, me prouvant que mon humour et mon émotion peuvent passer n'importe où, cela me contrarie dis-je, que les journalistes se soient acharnés à me poser des questions sur la politique et pas du tout sur le film. Parce que l'aspect politique de **Mon oncle m'a légué** n'est qu'une des dimensions du film. Ce film est une histoire tragique, et que cela se passe dans les années 50 ou maintenant, n'a pas tant d'importance. Qui sait maintenant à quelle époque précise se déroulait l'action des grandes tragédies grecques? On n'en est pas à 30 ou 50 années près! L'essence d'un film, c'est son esprit, que l'oeuvre ait un esprit, une âme. Dans **Mon oncle m'a légué**, je n'ai pas joué sur le langage cinématographique, parce que je voulais avant tout rendre les relations humaines et les émotions très crédibles, très fortes. Je suis un conteur d'histoire dans ce film. Si j'avais trop joué sur le langage, j'aurais détruit l'histoire. Toutes les histoires que je raconte sont tragiques, mais sans humour on mourrait d'ennui. Mon maître à penser, c'est Shakespeare qui sait si bien faire alterner le comique et le tragique. Il faut que l'oeuvre respire, qu'il y ait des ruptures dans le rythme, dans le ton, pour capter l'attention du public. Si c'est trop uniforme, trop sombre ou trop léger, le public décroche.

***Ciné-Bulles**: Quand vous réalisez un documentaire, avez-vous la même approche? Tendez-vous, par exemple, vers une quelconque objectivité?*

Krsto Papic: Mon expérience de documentariste me sert beaucoup et j'essaie toujours de donner une image documentaire de la réalité dans mes films. Je crois aux bons choix du réalisateur. Hitchcock a dit que le film n'est rien d'autre que la vie, mais dont on aurait choisi les meilleurs moments, les moins ennuyeux. En documentaire, comme en fiction. Je crois aussi dans la vision de Godard pour qui chaque documentaire tend vers la fiction et chaque fiction vers le documentaire. Quand vous construisez un documentaire, vous choisissez des morceaux de vie que vous assemblez par la suite... Ce n'est déjà plus la vie cela! L'art n'est pas la vie et ne peut pas l'être. Ce sont des représentations de la vie. Autrement, nous n'aurions pas besoin de l'art. Je garde toujours cela en tête quand je réalise un film.

***Ciné-Bulles**: Avant **Mon oncle m'a légué**, votre film précédent remonte à 1980. Presque sept ans sans tourner de long métrage, c'est énorme! Que s'est-il passé entre-temps?*

Krsto Papic: Vers la fin des années 70, l'Académie des arts et des sciences de Zagreb m'a approché pour tourner un film sur Nikola Tesla. Avant d'accepter, je leur ai demandé l'assurance qu'ils avaient en main toutes les permissions nécessaires, que je ne voulais surtout pas leur causer d'ennuis! Nous avons tourné **le Secret de Nikola Tesla** en coproduction avec les États-Unis. J'avais une distribution remarquable dont Dennis Hopper et Orson Welles. Le film a été fort bien reçu. J'ai effectué des recherches pendant trois ans. C'est un mystérieux personnage Tesla, dont le secret est encore loin d'être percé. Tout au long du tournage, quelque chose me chicotait, je ne savais pas quoi, mais j'avais l'impression de passer à côté du sujet... J'étais même prêt à refiler la réalisation à M. Welles et à me contenter d'être son assistant. Malheureusement il est tombé malade. Après **le Secret de Nikola Tesla**, pas moyen de trouver du travail en Yougoslavie. J'ai fait des commerciaux pendant trois ans. Puis, j'ai obtenu une bourse Full Bright du gouvernement américain. J'ai commencé à travailler sur un immense projet, avec l'écrivain Ivan Aralica, **The Slav Mission**, qui n'a pas marché, faute de fonds suffisants. Pendant ce temps, Aralica m'avait parlé du sujet de son prochain roman. Je cherchais un thème pour le troisième volet de ma trilogie. Son idée correspondait à ce que je recherchais. **Frame For Hate** est devenu **Mon oncle m'a légué** qu'Ivan a coscénarisé avec moi. Nous avons changé beaucoup de choses au roman qui est essentiellement politique.

***Ciné-Bulles**: Et les problèmes ont recommencé...*

Krsto Papic: Tout est toujours à recommencer! J'ai perdu beaucoup de temps et d'énergie à mener à terme mon dernier film. Et le temps perdu ne se rattrape pas... C'était la première fois qu'on m'attaquait avant le tournage d'un film. Car une fois que vous avez obtenu l'argent, on ne vous dérange plus en Yougoslavie. Vous êtes entièrement libre de faire ce que vous voulez, de changer des scènes entières. Souvent, j'écris quelque chose et je tourne complètement autre chose. En ce sens, nous avons plus de liberté que n'importe quel réalisateur américain. Nous avons le dernier mot, le *final cut*. Mais cette fois, c'était trop, on m'empêchait de faire mon film! Je savais que si j'apportais le débat sur la place publique, la démocratie triompherait, que tout de monde serait de mon côté, même ceux qui ne m'aiment pas, par

principe. Quand le tournage a pu enfin se faire, après la polémique, je me sentais comme un débutant. Sept ans sans tourner de long métrage de fiction, c'est énorme, même si entre-temps je n'avais pas perdu l'habitude de la caméra en tournant des pubs et des documentaires pour la télé.

***Ciné-Bulles**: Maintenant que vous avez eu raison de tous les obstacles et que le film connaît le succès, qu'allez-vous faire?*

Krsto Papic: Après Pula, je crois que je vais avoir la paix pour un bon bout de temps. Un prix à Montréal est aussi important. Pas seulement pour moi. Mais pour l'avenir du film en Croatie et en Yougoslavie. Personnellement, j'ai deux voies possibles: de travailler sur quelque projet international, de faire du cinéma plus commercial, ce qui ne m'est pas facile; ou alors, de suivre ma voie, de trouver une autre projet yougoslave, ce qui n'est pas facile à financer. Ainsi, sans Ben Stassen que j'ai connu à Los Angeles, je n'aurais jamais pu faire **Mon oncle m'a légué**. Je ne me vois pas très bien travaillant à Hollywood, à moins d'un projet très spécifique, conçu pour moi. Je me considère comme un réalisateur yougoslave avant tout. Si j'ai la chance de travailler en Yougoslavie, je ne demande pas mieux. C'est la source de ma créativité.

***Ciné-Bulles**: Vous avez complété votre trilogie. Est-ce à dire que vous avez terminé ce cycle et que vous allez explorer d'autres thèmes maintenant?*

Krsto Papic: J'ai beaucoup d'idées. L'histoire de ma famille par exemple. Mon père, vous savez, a vécu aux États-Unis avant la Première Guerre. Il était parti avec son frère comme travailleur dans les mines du Montana. Toute une branche de ma famille vit aux États-Unis maintenant! C'est un sujet qui m'intéresse. Par ailleurs, mon nom, Papic (prononcer Papitch) viendrait du fait que mes ancêtres ont donné à la chrétienté le premier pape slave, Sixte le cinquième. Il existe de passionnants documents là-dessus au Vatican, à Split, à Zadar. Certains de mes aïeuls, installés dans un petit village des Bouches de Kotor, las d'être persécutés par les pirates venus de la mer et des montagnes, se dispersèrent, les uns montant dans les plateaux derrière Dubrovnik, région d'où je viens, les autres émigrant vers l'Italie où Sixte est né, devenu prêtre et plus tard pape... C'est une histoire fascinante.

Alma Prica (Photo: Michel Villeneuve)

***Ciné-Bulles**: La Yougoslavie traverse une crise terrible présentement. Comment vous sentez-vous par rapport à la situation?*

Krsto Papic: Je le dis dans mes films, qui sont plus actuels qu'on ne veut le croire. Plus cela change, plus c'est pareil. Avant de faire **Mon oncle m'a légué**, j'ai subi les objections de la génération plus âgée, celle qui était au pouvoir dans les années 50 et qui, dans mon film, abuse de la jeunesse, de sa crédulité, de son enthousiasme. Ils sont responsables de ce chaos, de cette crise. Ils ont dépensé l'argent sans considération. Ils n'avaient aucune connaissance de quoi que ce soit, ils sont intervenus dans tous les secteurs d'activité, l'industrie, l'agriculture, la politique, les arts, la culture... et ils ont tout détruit. Maintenant, c'est ma génération qui est au pouvoir et qui est aux prises avec cet héritage. D'ailleurs, dans ma bataille pour réaliser **Mon oncle m'a légué**, j'avais l'appui de politiciens très haut placés, qui ont vécu, comme moi, ce que je raconte dans ce film. ■